

Antoine GUEUR

(1925-1944)

S'il en est parmi les jeunes qui partirent pour la guerre lointaine avec la volonté et la conviction de mieux servir leur patrie, d'autres — trop jeunes encore — les voyaient avec un regard d'envie quitter le sol natal. Dans leur impatience et avec toute la générosité de leur cœur de quatorze ou de quinze ans, ils se demandaient si eux aussi n'auraient pas quelque chose à faire pour leur Pays meurtri et humilié sous le joug de l'envahisseur détesté. Quatre années s'écoulèrent, et ils grandirent, et bientôt ils virent arriver avec enthousiasme l'heure de la libération. Ils avaient maintenant dix-huit ou dix-neuf ans. Étaient-ce donc encore des enfants ? Et le désir de se donner les grandissaient et les envahissaient. Antoine Gueur fut un de ces nobles et larges cœurs.

Esprit d'aventure ? Non point. Malgré son jeune âge — il n'a que dix-neuf ans — il frappe son entourage par sa maturité, sa pondération et sa clairvoyance. Grâce à sa vive intelligence, il pourra prétendre aux situations les plus belles. Non point esprit d'aventure, mais, comme chez toutes les grandes âmes, désir de se donner, de se dévouer et de servir.

Né à Jumet le 15 février 1925, enfant d'une famille nombreuse, il commença ses études au Collège du Sacré-Cœur, où il fit partie de la meute pour passer ensuite à la troupe en 6^e latine. Il nous quitte bien vite pour continuer et achever ses humanités au Collège Saint-Stanislas de Mons ; son père venant d'être nommé directeur gérant du Charbonnage de Maurage.

Il y fit de très brillantes humanités et se destinait aux Mines. Il suivit durant une année les cours de Scientifique Supérieure au Collège Saint-Michel de Bruxelles, d'où il sort premier. Mais en rai-

son des ordonnances allemandes, il ne peut commencer sa première année d'Université. Travailleur acharné, il prépare seul, à domicile, son examen d'entrée à l'Université de Louvain.

A de si grandes aptitudes intellectuelles, Antoine joignait les plus belles qualités du cœur. Depuis toujours, il avait été un petit garçon extrêmement droit, au regard clair, à la mine sympathique, — bon enfant toujours prêt à lancer une boutade à point nommé — très aimé de tous pour sa grande simplicité, son aspect un peu timide, et sa vive intelligence. Le milieu familial, si profondément chrétien, et qui lui avait montré tant d'exemples de travail et de vertu, n'aurait-il pas puissamment aidé à forger ce jeune caractère, à épanouir une nature si riche des dons du bon Dieu ?

Il était aussi doué d'esprit d'observation et d'un jugement extraordinaire pour son âge. Les dernières années surtout l'avaient mûri. Son professeur de Rhétorique le considérait comme un type de valeur, tant à cause de son intelligence que de son tempérament égal, persévérant, réfléchi. Sa grande simplicité et sa jovialité pleine d'humour le rendaient particulièrement sympathique.

Et comment ne pas voir aussi dans l'épanouissement de cette belle nature, la marque profonde de sa formation scoute qui ne cesse de développer et d'inculquer aux garçons la droiture et la simplicité.

Une âme si belle, si fraîche, pouvait-elle rester dans les chemins battus ?

Par trois fois, il demande, il supplie d'être reçu dans un groupement de résistance du Mouvement National Belge. Après mûre réflexion, il est accepté vers le mois de juillet 1943. Cette démarche, il ne l'a pas faite à la légère ; son esprit réfléchi et pondéré en avait mesuré toute la gravité, en avait pesé toutes les conséquences. Car, un mois avant sa mort, il avait écrit de sa main sur une image de son missel :

« Seigneur, si je dois faire le sacrifice de ma vie, que ce soit pour réparer les ingrattitudes de tous les jours envers papa et maman et pour que Michel devienne un bon missionnaire. Seigneur, faites que je sois toujours prêt. Signé : Antoine ».

Prière admirable d'un enfant aimant, d'un apôtre (car il priait pour son frère Michel entré dans la Compagnie de Jésus) et prière d'un scout qui n'oublie pas sa grande devise, qui, aux heures solennelles de la vie, prend un sens si profond : Toujours prêt.

Durant tout ce mois de juillet il attendait son ordre de rejoindre. Il était plus soucieux qu'à l'habitude, mais personne ne savait pourquoi. Enfin le message arrive le samedi 2 septembre, à 6 heures du soir. Il partit à l'ère, en vélo, après avoir, très ému, embrassé ses parents. Il pensait sans doute que c'était peut-être la dernière fois qu'il les voyait ici-bas. Arrivé à son unité, il dut passer la journée du dimanche à apprendre le maniement des armes. Le lundi matin, vers 7 h. 30, ils partirent à une trentaine, conduits par un officier, sur la route de Nivelles à Virginal, avec la mission de recevoir des parachutages, quand tout-à-coup, un détachement ennemi les attaque. Ils sont nombreux, la lutte sera inégale. L'officier donne l'ordre de se replier ; mais au même moment, la bande des valeureux est prise à revers par un autre groupe d'Allemands. Impossible d'en sortir, à moins que quelques volontaires ne se dévouent à rester sur place et à faire le coup de feu pour protéger la retraite de leurs camarades. Mais c'est la mort presque certaine. Qui se présente ? Sans compter, avec une générosité splendide et héroïque, Antoine répond à son officier : Moi ! Et la lutte s'engage un contre cent ; il se bat comme un lion ; jusqu'au moment où une balle entrée dans le poumon l'abat. Il tombe, mais ses camarades sont sauvés. Il tombe, martyr de sa charité : *Maiorem caritatem nemo habet, ut animam suam ponat pro amicis suis*. Personne ne peut donner une plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour ses frères.

(Éloge funèbre prononcé le 2 novembre 1944, par le R. P. Maurice Van Vlasselaer, recteur du Collège du Sacré-Cœur).